

Le rôle de la vérité en psychologie

Agnès Blocher¹

Résumé : L'article, abordé sous un angle clinique et dans une perspective chrétienne, s'attachera à démontrer le rôle structurant de la vérité sur la maturité psychoaffective et son influence libératrice en situation traumatique.

Abstract : The article, written from a clinical point of view, will attempt to demonstrate the structuring role of truth on psycho-affective maturity and its liberating influence in traumatic situations.

Introduction

En préambule, quelques réflexions et précisions sur le contexte dans lequel nous emploierons les termes de vérité et de psychologie. La *psychologie*, ou science de l'âme dans son sens étymologique, sonde la subjectivité, l'univers intérieur, et met en lumière les désirs profonds qui nous agitent et déterminent nos actes. La psychologie, qui étudie la personnalité dans son ensemble, s'intéresse aux pensées (sphère intellectuelle), aux sentiments (sphère affective) et aux comportements (sphère comportementale), ces trois domaines interagissant constamment.

Dans les milieux chrétiens la psychologie, et plus encore la psychanalyse, suscitent le débat. Deux courants principaux s'observent : l'un oppose farouchement spirituel et psychologique, l'autre, plus récent, plus « tendance », manifeste à l'inverse un engouement pour la relation d'aide au détriment d'un suivi spirituel et pastoral classique. Il convient de se garder de ces deux extrêmes et d'exercer notre discernement pour

1. Agnès Blocher est psychologue et chargée de cours à l'Institut biblique de Nogent-sur-Marne.

distinguer les champs d'intervention respectifs de ces deux formes d'accompagnement de la personne. Car même s'il leur arrive de se recouper, ils conservent néanmoins leur spécificité et font appel à des formations différentes. Ceci étant, Bible et psychanalyse se rejoignent sur un point fondamental, celui de la nature de l'âme humaine telle que nous la décrit le prophète Jérémie au verset 9 du chapitre 17 : « Le cœur de l'homme est tortueux par-dessus tout. » La psychanalyse, qui amène à la conscience nos pensées refoulées, nos désirs inavouables, nos motivations profondes rarement aussi pures que ce que nous voudrions nous faire accroire, illustre bien la tortuosité constitutive de l'âme humaine. N'est-ce pas déjà une démarche de vérité que de débusquer nos failles et nos illusions ? Toutefois, même si cette compréhension psychologique de notre être intérieur se rapproche de ce que nous enseigne la Bible, elle s'en distingue radicalement par deux aspects également majeurs :

- la Bible ne fait pas de l'être humain le centre de l'univers, mais la créature de Dieu ;
- la Bible n'en reste pas au seul constat du cœur tortueux. Elle est aussi porteuse de l'espérance du salut en Jésus sans laquelle accepter la vérité de ce que nous sommes mènerait à la désespérance.

Précisons maintenant le sens auquel nous ferons référence en parlant de *vérité*, concept qui fait débat et sur lequel philosophes, scientifiques et théologiens se sont penchés et se penchent encore... Dans notre contexte, nous reprendrons la définition de Thomas d'Aquin *veritas est adaequatio rei et intellectus*². La vérité entendue comme conformité de la pensée avec la réalité perçue par les sens, rejoint le sens que lui attribue Freud : « ...cette concordance avec le monde extérieur, nous l'appelons vérité³. » Il existe bien entendu une part de subjectivité dans notre appréhension de la réalité : nous ne pourrions jamais saisir toutes les facettes du réel, nous n'en retenons que ce que nous percevons, ce que nos capacités sensorielles nous communiquent et ce que laisse filtrer notre aménagement défensif. Mais nous nous en tiendrons toutefois à cette définition, qui est celle de l'acceptation commune.

2. La vérité est l'adéquation de la pensée et des choses.

3. S. FREUD, « Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse » (1916-1917), *Ceuvres complètes*, tome XIV, Paris, PUF, 1955, p. 255.

Ces préalables posés, nous traiterons maintenant du rôle de la vérité en psychologie sous les deux angles suivants :

- la vérité sur ce que nous sommes pour progresser vers la maturité.
- la vérité sur ce que nous vivons pour penser juste.

La vérité sur ce que nous sommes pour progresser vers la maturité

« 20 ans est l'âge de l'illusion, 40 ans l'âge de la vérité. Non seulement des vérités découlant de la vie, mais surtout de la vérité de ce qu'on est. »

Paul Perreault, écrivain québécois, extrait de *Quarante ans*⁴

Cette première partie fait appel aux données générales qui font consensus en psychologie du développement. Le développement psychologique englobe les aspects cognitif, affectif, comportemental et social : de notre naissance à notre mort, des transformations surviennent au niveau du psychisme en interaction avec l'environnement, et nous font progressivement évoluer d'un état d'immatunité vers un état de maturité. La maturité aboutie demeure bien entendu un idéal vers lequel nous tendons mais qui n'est jamais pleinement atteint. Les récentes découvertes en neurosciences concernant le fonctionnement cérébral (plasticité cérébrale, neurones miroirs...) permettent des avancées majeures, venant entre autre confirmer l'étroite dépendance entre somatique et psychologique ainsi que l'impact de l'environnement sur le développement du cerveau⁵.

L'immatunité psychoaffective pourrait se définir comme un ensemble d'illusions. Il ne s'agit pas ici d'illusions au sens des hallucinations sensorielles caractéristiques de certaines pathologies mentales, mais d'illusions que nous aurions sur nous-mêmes. Ces illusions nous seraient communes à tous, car constitutives du développement psychologique considéré comme universel. Elles s'enracineraient dans les débuts de la vie et nous les abandonnerions progressivement sous la contrainte de la réalité, au fur et à mesure de notre croissance. Comme toutes les illusions, elles

4. P. PERREULT, « Quarante ans », *Les prix littéraires régionaux du Québec*, vol. 1, Lemeac, 1973.

5. *Le cerveau, comment il se réorganise sans cesse*, Les dossiers de la recherche, n° 40, août 2010.

sont en effet destinées à être progressivement abandonnées au profit d'une certaine lucidité sur nous-mêmes.

Nature de ces illusions

L'observation fine des comportements, des réflexions, des relations et des sentiments enfants, ont conduit à poser l'hypothèse d'une immaturité psychoaffective infantile qui serait caractérisée par :

- l'illusion de toute-puissance (omnipotence)
- l'illusion de ne faire qu'un avec l'autre (indifférenciation)
- l'illusion d'être le centre du monde (égocentrisme).

L'être humain, créé comme être de relation, ne peut se construire que dans la relation à l'autre, un autrui différent de lui-même. À la naissance, le nouveau-né se trouve dans un état de dépendance totale à son environnement pour la satisfaction de ses besoins fondamentaux. Cette dépendance absolue, à la fois matérielle et affective, conditionne la survie et ne se retrouve que chez l'être humain. L'hypothèse psychologique fait de cet état de dépendance, absolue puis relative, l'origine de nos illusions de toute puissance, de ne faire qu'un avec l'autre et d'être le centre du monde.

L'illusion de toute-puissance (ou d'omnipotence)

C'est LA grande illusion ! L'état de dépendance absolue qui préside aux débuts de la vie fait que le nouveau-né, quand tout se passe bien, voit ses besoins satisfaits sitôt ressentis : il a faim et le sein (ou le biberon) arrive, il a sommeil et il se retrouve dans son lit, il a froid et une couverture arrive à point nommé... Sa mère, physiologiquement apte à décrypter ses signaux, comble ainsi ses besoins de nourriture, de chaleur, de sécurité. S'installerait dès lors dans l'esprit du tout-petit l'illusion d'une toute-puissance où il lui suffirait de penser la chose pour que celle-ci arrive⁶. Mais au fur et à mesure qu'il grandit, il fait la nécessaire et douloureuse expérience de l'attente et de la frustration : c'est l'épreuve de

6. Sandor Ferenczi reprend l'essentiel des théories freudiennes sur ce thème et y ajoute ses propres hypothèses dans son célèbre article de 1913. Cf. S. FERENCZI, « Le développement du sens de la réalité et ses stades », in *Œuvres complètes - Psychanalyse 2* (1913-1919), Paris, Payot, 1970, p. 51-65.

réalité au travers de laquelle il apprend qu'il ne peut pas tout avoir tout de suite! Cette confrontation à la réalité est une épreuve indispensable au développement psychoaffectif : indispensable car sans elle point de croissance, mais épreuve car source de tensions internes : qui aime s'entendre dire « non », qu'il soit petit ou grand?

Cette illusion de toute-puissance trouve son prolongement dans la *pensée magique*, caractéristique de l'état infantile, qui consiste à croire la seule pensée susceptible de provoquer l'accomplissement des désirs ou d'influencer le cours des événements. Il suffirait ainsi de penser à une chose, bonne ou mauvaise, pour qu'elle arrive. En dehors de l'état infantile, la pensée magique se retrouve dans les croyances superstitieuses ou les rituels conjuratoires.

L'illusion de ne faire qu'un avec l'autre

La vie humaine commence par une fusion organique, celle de la vie intra-utérine où l'enfant fait partie intégrante de l'organisme maternel : le fœtus et sa mère ne font véritablement qu'un. À la naissance, la coupure du cordon ombilical concrétise la séparation physique de la mère et de l'enfant, mais la séparation psychique, quant à elle, est loin d'être aussi radicale. Dans les premiers temps le nourrisson, en raison de l'expérience qu'il a de la vie *in utero*, se perçoit comme indifférencié, comme faisant un avec sa mère. Ce n'est que peu à peu, en faisant l'expérience de l'attente, de la frustration, qu'il prend conscience qu'il est un être séparé, différencié, qu'il est une personne à part entière. Un plus un font alors réellement deux, et non plus une entité unique. Cette différenciation s'observe concrètement quand le petit enfant, pour parler de lui, en vient à utiliser le *je*. Auparavant, en effet, il s'auto-désigne par son prénom ou par les surnoms affectueux qui lui sont donnés. C'est le processus de différenciation qui lui permet de s'affirmer comme une personne en face d'une autre personne, son semblable différent.

L'illusion d'être le centre du monde

La troisième grande illusion caractéristique de l'état infantile est représentée par le ressenti *d'être le centre du monde*, encore appelé *égocentrisme*. En psychologie du développement ce terme, dénué de connotation péjorative, se distingue de la notion morale d'égoïsme. Il désigne un

stade normal de croissance, celui du jeune enfant qui n'a pas encore l'aptitude intellectuelle et affective de se décentrer de lui-même. Encore mal différencié de ce qui l'entoure, l'enfant éprouve et comprend le monde extérieur à partir de lui, il est dénué de la capacité de se mettre à la place de l'autre et d'imaginer que l'on puisse penser et ressentir différemment de lui.

Devenir de ces illusions

L'enfant se plie aux exigences éducatives parce qu'il est dépendant de son entourage pour la satisfaction de ses besoins matériels et affectifs. C'est son attachement aux figures parentales, lié à sa survie, qui lui fait accepter les exigences éducatives et les contraintes de la réalité. Il ne renonce pas pour autant à ses illusions, il se résigne plutôt, attendant de grandir : *quand je serai grand...* sous entendu, *je ferai ce que je veux!* Mais il grandit : ses capacités cognitives et relationnelles se développent, il intègre peu à peu les notions d'autrui, de limites, il acquiert peu à peu la capacité à se mettre à la place de l'autre. À l'adolescence, on assiste communément à une flambée des illusions infantiles : la toute-puissance s'illustre particulièrement dans les conduites à risques qui représentent une tentative inconsciente de repousser les limites et de tester un ressenti d'immortalité⁷; la recherche de fusion avec l'autre s'observe dans les relations d'exclusivité et d'étroite dépendance avec les pairs; et l'égoïsme de cette période fait souvent le désespoir de l'entourage! S'accrocher à ces illusions, c'est une manière de prolonger un peu l'enfance, c'est se réfugier dans un fonctionnement passé, connu, pour fuir ou affronter, c'est selon, les défis liés à la maturité : conquérir l'indépendance matérielle et affective, faire les bons choix familiaux et professionnels, assumer la liberté, la solitude, les responsabilités... À l'âge adulte, si le développement se poursuit normalement, les illusions infantiles cèdent la place à l'acceptation de ce que l'on est, faisant accéder à la vérité sur soi-même et à la maturité psychoaffective.

7. Remarquable illustration de ces conduites dans le film *La fureur de vivre* avec James Dean.

Reconnaître notre désir de toute-puissance pour accepter nos limites

L'enseignement biblique nous rappelle nos limites de créatures et nous met en garde devant la tentation de l'omnipotence, du désir d'être comme Dieu qui nous poursuit depuis l'Éden. Le chemin de la maturité passe par l'acceptation de ce que nous sommes *pour de vrai*, comme disent les enfants : ni des héros super-puissants, ni des zéros incompetents, mais des hommes et des femmes limités dans notre corps, dans notre pensée et dans notre affectivité. Arrêtons-nous un instant sur ce point, même s'il nous semble une évidence. Ce désir mégalomane, que nous avons décrit comme appartenant au stade infantile, peut parfois tromper notre vigilance en prenant des allures fort pieuses. Prenons l'illustration du rapport à la maladie : qu'elle soit physique ou psychique, la maladie est liée à notre condition humaine et la guérison miraculeuse ici-bas ne nous est pas due en vertu de notre foi. Elle peut certes survenir, nous le croyons, mais dans le cadre d'une bénédiction particulière. La souffrance psychologique demeure toutefois encore très suspecte dans nos Églises. Vite soupçonné de vivre un problème d'ordre spirituel, le chrétien souffrant de dépression, par exemple, se voit trop souvent culpabilisé, ce qui renforce son mal-être et l'enfonce davantage dans la détresse et le désarroi. Penser que le chrétien, parce qu'il est chrétien, se doit d'être toujours bien-portant, joyeux et serein, n'est-ce pas finalement raisonner de manière magique ? Cela ne revient-il pas à fuir nos limites de créature et à nier la réalité du monde déchu dans lequel nous vivons encore, avec son triste cortège de souffrances et de maladies ? Prenons garde, en vertu du fait que nous sommes chrétiens, à ne pas nous approprier indûment une toute-puissance qui n'appartient qu'à Dieu seul. Non, nos désirs, même légitimes, même pour le bien des autres, ne seront pas toujours satisfaits, nous vivrons des échecs, nous n'aurons pas la réponse à toutes nos questions et nous ne serons pas pleinement guéris sur cette terre. Penser le contraire reviendrait à nourrir notre illusion bien humaine de toute-puissance, ce désir premier, tentateur entre tous, de vouloir être comme Dieu.

L'acceptation de cette vérité sur nous-mêmes, l'acceptation réfléchie et consentie de nos limites, est ainsi un garde-fou à une mégalomanie humaine toujours galopante. C'est une vérité structurante car elle nous rappelle à notre condition de créature.

Reconnaître l'existence d'un autre différent de soi pour accéder à une relation véritable

La reconnaissance d'un autrui différent de soi est un autre garde-fou au désir qui nous vient du fond des âges, celui de la relation fusionnelle parfaitement comblante des premiers temps où, pour le nourrisson, sa mère et lui ne font qu'un. Cette nostalgie du *paradis perdu* est vivace, car reconnaître l'existence d'un autre séparé, distinct de soi, c'est être immanquablement renvoyé au sentiment de solitude inhérent à la condition humaine. Pourquoi dès lors parler de *garde-fou* si cet état s'apparentait au paradis affectif? Parce que la relation fusionnelle représente l'*anti-relation* par excellence, un *autruicide*⁸, dans la mesure où elle dénie à l'autre une existence propre. L'autre, ressenti comme un prolongement de soi, est nié dans son existence, son altérité, sa singularité. Il nous faut résister à cette illusion relationnelle qui nous est présentée à l'heure actuelle comme le modèle de la relation, dans le couple comme dans la famille, et parfois même dans l'Église. Prenons l'exemple de la relation de couple : l'état amoureux, à ses débuts, est bien une relation fusionnelle qui comble totalement, rappelant en cela la dyade fusionnelle mère-nourrisson. Comme aux débuts de la vie, elle permet de connaître une félicité qui donne des ailes, mais elle doit évoluer et se transformer pour vivre : comme le bébé doit dé-fusionner de sa mère pour conquérir son autonomie physique et psychique, le couple est appelé à sortir de la fusion amoureuse pour grandir. À défaut, il reste un bébé-couple, incapable d'accéder à une relation mature qui lui permettra d'assumer la responsabilité de futurs enfants. Les grandes passions amoureuses et fusionnelles, tant magnifiées par la littérature, doivent leur célébrité à leur histoire passionnelle et tragique (*Roméo et Juliette - Tristan et Yseult - Paul et Virginie...*) et non à leur maturité. La reconnaissance de l'altérité ne nous est pas naturelle, même à l'âge dit adulte, et nous la vivons souvent de manière conflictuelle. Combien il nous est dur d'accepter que l'autre ne pense pas forcément comme nous, qu'il ait une sensibilité étrangère à la nôtre, qu'il n'ait pas les mêmes goûts, qu'il vive sa foi d'une autre manière que nous...

8. *Autruicide*, néologisme forgé par le psychiatre Jean Maisondieu.

Reconnaître notre égocentrisme pour grandir en altruisme

Penser et dépasser notre égocentrisme, voilà encore un combat. Faire passer le bien-être de l'autre avant le sien propre est tellement plus facile à dire qu'à vivre! Comme pour l'omnipotence, force est de constater que l'égocentrisme, chassé par la porte, revient souvent en douce par la fenêtre. Il lui arrive même parfois de se travestir en pieux désir pour mieux nous leurrer sur nous-mêmes. Un exemple parmi d'autres : l'exigence de transparence relationnelle à laquelle nous voudrions satisfaire sous couvert d'authenticité et de vérité. Imaginons que nous nourrissons en secret des pensées négatives à l'encontre d'un frère de l'Église, et qu'au nom de la vérité, nous allions le trouver à la fin du culte pour les lui confier. Nous voici à la fois fier d'avoir été authentique et soulagé d'avoir dit la vérité! Certes, mais notre frère, lui, que ressent-il après cette confession inattendue? Du soulagement? Du bien-être devant tant d'honnêteté relationnelle? Ou bien de la tristesse, du désarroi, de la colère, et même de la rancune devant ces sentiments négatifs qu'il aurait suscités? Est-ce vraiment au nom de la vérité que nous avons agi? Ou plutôt pour soulager notre (mauvaise?) conscience, et donc, au bout du compte, par égocentrisme?

Ce renoncement aux illusions infantiles pour accéder à la vérité sur nous-mêmes représente le processus de la maturité psychoaffective. Comme tout processus, il se fait dans le temps, la progression n'est pas linéaire, et l'état de maturité parfaite demeurera toujours un idéal : nous y tendons mais il ne sera jamais atteint ici-bas. Nous ne sommes pas des saints, et le croire serait... une illusion de toute-puissance! La progression vers la maturité occupe toute la vie, dans une alternance de mouvements de progression, de régression et d'états de relatif équilibre. Nos illusions infantiles ont la vie dure et ne demandent qu'à réapparître là où nous les attendrions le moins. Mais le fait d'être chrétien, de nous savoir acceptés et aimés par Dieu tels que nous sommes, est un encouragement à rechercher la vérité sur soi, non par nombrilisme, mais pour progresser encore et toujours.

La vérité sur ce que nous vivons pour penser juste

Dans cette seconde partie, qui fera directement référence à ma pratique de psychologue en Maison d'enfants à caractère social (MECS), je

souhaiterais montrer qu'un discours de vérité sur ce qui est vécu et ressenti joue un rôle structurant sur l'aptitude à penser.

L'institution où j'exerce relève de la Protection de l'Enfance : elle accueille à temps complet, sur décision du Juge des Enfants, des enfants et des jeunes ayant vécu des maltraitances familiales graves, d'ordre physique, sexuel et/ou psychologique. Ces enfants doivent être protégés de leurs parents, situation profondément contraire à l'ordre créationnel. C'est dire à quel point la vérité est interrogée en permanence dans ces circonstances, et ce de manière particulièrement délicate et douloureuse.

Mon attention a été attirée, dès le début de mon exercice, par les troubles d'apprentissage récurrents présentés par ces enfants par ailleurs d'intelligence normale : leur pensée est confuse, l'abstraction leur est difficilement accessible, leur incapacité à apprendre est majeure. L'origine de tels troubles est bien évidemment multifactorielle, mais les découvertes de ces dernières décennies en neurosciences apportent un éclairage supplémentaire : l'état de stress chronique, au sens d'une exposition à des traumatismes à répétition, altère l'anatomie et la physiologie du cerveau. Les mauvais traitements précoces perturbent le fonctionnement de zones cérébrales spécifiques, encore en développement après la naissance. Ce sont principalement le cortex pré-frontal et l'amygdale, tous deux impliqués dans le développement des fonctions cognitives et le contrôle des émotions, ainsi que l'hippocampe qui intervient dans la mémoire et les apprentissages. La gravité de ces perturbations est proportionnelle à l'âge de l'enfant et à la durée de son exposition au stress⁹. Des observations ont ainsi montré le rôle primordial de l'environnement dans l'atrophie ou le développement cérébral. Ces données biologiques viennent confirmer ce que S. Ferenczi, premier psychanalyste à s'être intéressé à la clinique de la maltraitance, a théorisé en 1931 au sujet des conséquences psychiques du traumatisme¹⁰. Ce qui constitue l'originalité de son approche et qui concerne au premier chef notre sujet, c'est la place qu'il donne au rôle pathogène du désaveu, synonyme de dénégation de la réalité. Décrivant les effets post-traumatiques que sont la confusion de la pensée, la fragmentation psychique, l'identification à l'agresseur et

9. D. BRUNET, *L'enfant maltraité*, Paris, L'Harmattan, 2005, p. 119-239; et P. BUS-TANY, « Neurobiologie de la résilience », in B. CYRULNIK, G. JORLAND., sous dir., *Résilience, connaissances de base*, Paris, Odile Jacob, 2012, p. 45-64.

10. S. FERENCZI, *Le traumatisme*, Paris, Payot & Rivages, 2006.

la culpabilité, il a émis l'hypothèse selon laquelle l'effet traumatique serait potentialisé quand l'enfant est désavoué par ses plus proches, ses parents principalement :

Le pire, c'est vraiment le désaveu, l'affirmation qu'il ne s'est rien passé, qu'on n'a pas eu mal, ou même d'être battu et grondé lorsque se manifeste la paralysie traumatique de la pensée ou des mouvements : c'est cela qui rend le traumatisme pathogène¹¹.

Or ce désaveu, omniprésent dans les familles où la maltraitance est à l'œuvre, se devine entre les lignes jusque dans les énoncés des motifs de placement, placement pourtant décidé au nom de la protection de l'enfant. L'insistance sur la scolarité y revient comme un leitmotiv, adhérent en cela au discours parental et laissant penser que les troubles scolaires sont la cause du placement alors qu'ils ne sont *que* les effets des mauvais traitements subis en famille par l'enfant. Mais laissons Mélanie¹² illustrer ce point pour nous.

Mélanie a 11 ans. Elle vit la semaine en internat scolaire car ses troubles d'apprentissage sont importants et elle pose des problèmes de comportement à la maison où vivent encore quatre frères et sœurs plus jeunes. La mère a quitté le domicile alors que Mélanie avait 10 ans et elle ne la reverra plus. Elle partage avec son frère aîné la responsabilité au quotidien de la fratrie, dont des triplés de 4 ans. Quand elle a 12 ans, toute la fratrie est placée sur décision judiciaire au motif de l'état paternel (alcoolisme et dépression), du retard scolaire et des troubles comportementaux des enfants. Mélanie est une pré-adolescente au visage fermé et au regard fuyant, repliée sur elle-même et très angoissée. Sa pensée confuse et son retard scolaire font songer un temps à une orientation en établissement spécialisé, l'hospitalisation en service pédopsychiatrique est même évoquée. Dans les mois qui suivent son placement, Mélanie révèle l'existence de maltraitances physiques lourdes commises par ses père et mère à l'encontre de leurs enfants, ainsi que des faits d'agressions sexuelles de la part du frère aîné sur ses sœurs. Les parents, appelés à l'aide par leurs filles au sujet des abus sexuels du grand frère, ont non seulement parlé de mensonges mais les ont tancées et leur ont enjoint

11. S. FERENCZI, « Analyse d'enfants avec les adultes », in *Ceuvres complètes - Psychanalyse 4 (1927-1933)*, Paris, Payot, p. 109.

12. Le prénom est fictif afin de préserver l'anonymat de la jeune fille.

d'obéir à leur frère. Les abus physiques et sexuels se sont ainsi prolongés jusqu'au placement, et même au-delà lors des séjours en famille le week-end.

Qu'entend Mélanie des motifs de placement énoncés par le Juge des Enfants lors de la première audience? Qu'elle n'est pas sage, qu'elle ne travaille pas bien à l'école, que son père en souffre et qu'il est dépassé au point de tomber malade (dépression et alcoolisme). Ce discours est d'ailleurs relayé par le père et la grand-mère paternelle dont l'unique sujet de préoccupation tourne autour de la scolarité, et, ce qui est plus perturbant, par les travailleurs sociaux en charge de la mesure éducative antérieure au placement. Le discours implicite est donc que si la conduite de Mélanie et ses résultats s'améliorent, elle pourra rentrer au domicile paternel.

À partir de là, les difficultés scolaires de Mélanie vont s'accroître et ses troubles du comportement faire craindre la pathologie mentale. Le remède (le placement), serait-il pire que le mal (la maltraitance familiale)? En réalité, Mélanie se retrouve aux prises avec une situation totalement paradoxale, devant répondre à une double contrainte impossible à satisfaire par nature. Défini en 1956 par l'anthropologue américain Gregory Bateson, le concept de double contrainte (ou double lien), notion centrale en théorie systémique¹³, désigne deux injonctions qui s'opposent mutuellement, assorties d'une troisième contrainte qui empêche la personne de sortir de la situation. Pris dans ce double lien pathogène, on est perdant quoi que l'on fasse, car obéir à l'un des ordres revient à désobéir à l'autre. Acculée à un choix impossible, sans échappatoire possible, la personne réagit par la confusion, la sidération, l'inhibition.

C'est ce que vit Mélanie sur son lieu de placement, prise au piège de deux contraintes insolubles :

- répondre aux attentes paternelles et améliorer ses résultats scolaires, auquel cas elle retournera au domicile où elle sera de nouveau frappée et abusée sexuellement;

13. L'approche systémique se distingue par son approche spécifique des relations humaines et l'importance donnée à l'influence des différents systèmes auxquelles la personne appartient (familial, social, professionnel...) sur ses comportements.

- répondre à son besoin de protection, ce qui lui impose d'échouer sur le plan scolaire.

Sa relation de dépendance affective et matérielle à son père représente la troisième contrainte qui vient renforcer le double lien initial.

Autant dire que la situation est inextricable, le système semble complètement verrouillé. *C'est l'effort pour rendre l'autre fou*, pour parodier le texte d'Harold Searles. Sombrier dans la folie est ainsi l'une des issues inconsciemment choisies par certains. Mélanie a d'ailleurs été hospitalisée trois semaines en pédopsychiatrie pour une observation-évaluation en raison d'absences, de confusion et de désorientation psychiques. L'absence de pathologie mentale a été confirmée à cette occasion. Mais si la santé mentale parvient malgré tout à se maintenir, la pensée est en revanche toujours durement touchée : sidération, paralysie, confusion, très grande difficulté à mobiliser les processus cognitifs. Car le déni d'éprouver, de ressentir, produit le déni de penser.

Comment en arrive-t-on là ? Face à ces situations familiales extrêmement douloureuses et complexes, la première réaction est souvent le déni ou la banalisation, même chez des travailleurs sociaux pourtant formés et expérimentés. Car penser la maltraitance d'un parent, c'est penser l'impensable, et si l'on n'y prend garde, la tentation de l'inversion de culpabilité l'emporte : si les parents ont réagi ainsi, c'est probablement que l'enfant ne l'avait pas volé ! Et puis chacun sait que les enfants mentent et qu'il faut s'en méfier ! Raisonner ainsi, c'est méconnaître gravement les mécanismes psychologiques à l'œuvre dans la maltraitance intrafamiliale où sévissent la confusion des sexes et des générations, la violation des interdits fondamentaux et la répétition générationnelle. Le vieil adage cité dans l'Ancien Testament témoignait déjà de l'existence de cette répétition : *Les pères ont mangé des raisins verts et les enfants en ont eu les dents agacées* (Jr 31.29).

Dans ces familles, l'enfant est vécu comme un objet destiné à la seule satisfaction (narcissique et/ou sexuelle) de ses parents, et s'il tente de se sortir de ce système relationnel éminemment toxique et morbide, il est rejeté et abandonné car porteur du scandale qui éclabousse la famille. La stratégie sociale la plus communément observée dans ces situations reste l'évitement, le prudent retranchement derrière des faux-semblants, des non-dits, des demi-vérités, stratégie défensive qui permet aux adultes de préserver le familialement correct. Les énoncés des motifs de placement

en sont des exemples tragiques : les actes maltraitants, rarement nommés comme tels, sont désignés par les plus acceptables *carences éducatives*, mot-valise s'il en est ; les troubles scolaires et comportementaux des enfants sont mis en avant, inversant les effets et les causes : c'est parce que les enfants vivent de graves dysfonctionnements familiaux qu'ils montrent des troubles, et non l'inverse. Censés *ménager la chèvre et le chou*, ces discours familialement acceptables pour les adultes ont pour conséquence d'enfermer les enfants dans des injonctions paradoxales insolubles qui renforcent les troubles de la pensée liés au syndrome de stress traumatique. Au final, c'est la chèvre qui mange le chou ! Si les adultes en charge de leur protection ne peuvent pas penser et tenir un discours de vérité sur le vécu de ces enfants, comment ces derniers pourraient-ils s'y autoriser ?

Mais revenons à Mélanie : pendant plusieurs années nous avons pu, chacun selon sa fonction, l'accompagner et progressivement l'aider à dire, en étant crue, ce qu'elle avait vécu en famille, ce qu'elle avait ressenti, ce qu'elle en avait compris. Une procédure pénale a été engagée contre l'auteur des sévices sexuels et les examens, au cours de l'instruction, ont confirmé ses dires. Une thérapie spécifique s'est mise en place, prenant en compte l'ensemble de la fratrie et réunissant autour d'elle l'ensemble des partenaires en charge de la protection des enfants¹⁴. Peu à peu, la confusion psychique dans laquelle était plongée Mélanie a cédé du terrain, les processus de mémoire et d'analyse se sont relancés, elle est comme sortie de la stupeur dans laquelle elle était plongée. Ses résultats scolaires se sont alors améliorés au point qu'elle a obtenu son brevet en juin dernier.

Peut-être vous étonneriez-vous de lire ces lignes dans une revue chrétienne. Ce choix s'inspire directement d'une pratique de terrain, à la fois institutionnelle et individuelle, qui m'a rendue sensible au fait que nos Églises ne sont pas épargnées par ces situations « hors normes ».

Il arrive, heureusement rarement, que les institutions de Protection de l'Enfance soient sollicitées pour protéger des enfants en danger dans une famille chrétienne : j'ai à l'esprit l'exemple d'une mère qui maltraite son fils au point que le Juge des Enfants a ordonné une mesure de pro-

14. Je fais référence ici au remarquable travail thérapeutique de réseau du Centre de thérapie familiale des Buttes-Chaumont, pionnier dans ce domaine.

tection assortie de droits réservés¹⁵. Cette mère réclame néanmoins avec insistance un droit de sortie le dimanche pour se rendre avec son fils... à l'Église évangélique !

Par ailleurs, les entretiens thérapeutiques menés auprès de chrétiens adultes attestent que les abus physiques, sexuels et/ou psychologiques subis par des enfants à l'intérieur de leur famille existent bel et bien dans nos communautés. Et, c'est un paradoxe, le contexte chrétien amplifie souvent la confusion et la culpabilité au nom même de l'amour et du pardon. Dans les situations d'abus et/ou de sévices intrafamiliaux dont elle a connaissance, l'Église se croit bien souvent dispensée de recourir au signalement imposé par la loi, au nom des vertus chrétiennes que sont l'amour et le pardon. Il faut savoir qu'elle reproduit là, sans en avoir conscience et en toute bonne foi, le fonctionnement même qui a cours dans ces familles où la loi est bafouée et où les transgressions perdurent dans le secret le plus total : personne ne voit, personne n'entend, personne ne parle¹⁶. Or le pardon ne va pas sans la justice, et nous vivons dans une société dotée de lois¹⁷. C'est une question extrêmement délicate et douloureuse, mais la clinique montre que la restauration psychologique et spirituelle passe par la reconnaissance de la transgression et, si nécessaire, par la sanction pénale : ceci est vrai pour la victime, mais, et on l'oublie trop souvent, cela l'est aussi pour l'agresseur. Il est impératif, dans ces situations familiales transgressives, de briser le cercle vicieux des répétitions générationnelles : je n'ai en effet jamais rencontré d'adulte agresseur ou abuseur, qu'il soit père, mère, ou aîné(e) de fratrie, qui n'ait lui-même subi le même préjudice dans l'enfance ou à l'adolescence, ceci dans le déni, l'indifférence ou l'aveuglement de l'entourage proche ou élargi¹⁸.

15. Dans le cadre d'une mesure d'assistance éducative (Art. 375 du Code Civil), le Juge des enfants peut, au nom de l'intérêt supérieur de l'enfant, réserver les droits des parents : suspension des droits de visite et/ou d'hébergement de l'enfant, rencontres médiatisées parents/enfant en présence d'un tiers désigné par le service auquel est confié l'enfant.

16. Lire à ce sujet : L. de VILLIERS, *Tais-toi et pardonne*, Paris, Flammarion, 2011.

17. Citons ici l'art. 434-3 du Code Pénal : « En France, l'obligation d'avertir les autorités administratives ou judiciaires s'impose à tout citoyen ayant connaissance de mauvais traitements infligés à des mineurs, qu'ils soient physiques, sexuels ou psychologiques. »

18. Cela ne signifie nullement que tous les anciens enfants maltraités deviennent à leur tour des adultes maltraitants.

Il me semble que l'Église a dans ce domaine un rôle primordial à jouer, en rapport étroit avec la notion de vérité. Il est prodigieux d'assister à l'action libératrice d'une parole de vérité sur un vécu, aussi douloureux soit-il. C'est, pour l'enfant ou pour l'adulte, la confirmation que ce qu'il ressent est vrai, qu'il n'est pas fou. Il n'est plus seul, il est entendu, il est cru. Cela change tout, pour lui, mais aussi pour sa famille et pour les générations futures ! Les paroles de Jérémie prennent alors tout leur sens : « *En ces jours-là on ne dira plus : les pères ont mangé des raisins verts et les enfants en ont eu les dents agacées.* »

Conclusion

La psychologie du développement et la clinique post-traumatique mettent en évidence le rôle structurant et de garde-fou de la vérité : en faisant la lumière sur nos illusions infantiles, la vérité nous fait progresser vers la maturité ; en nous faisant prendre pleinement conscience de ce que nous vivons et ressentons, elle nous permet de penser juste.

Veillons donc, individuellement et communautairement, à rechercher, sans nous lasser, la vérité sur nous-mêmes, sur ce que nous vivons et observons, dans le respect de l'autre et de nous-mêmes. Car si *la religion est – peut-être – l'opium du peuple*¹⁹, la foi, elle, est sans conteste, un sérum de vérité.

19. Citation de K. Marx, extraite de « Critique de la philosophie du droit de Hegel » (1843).